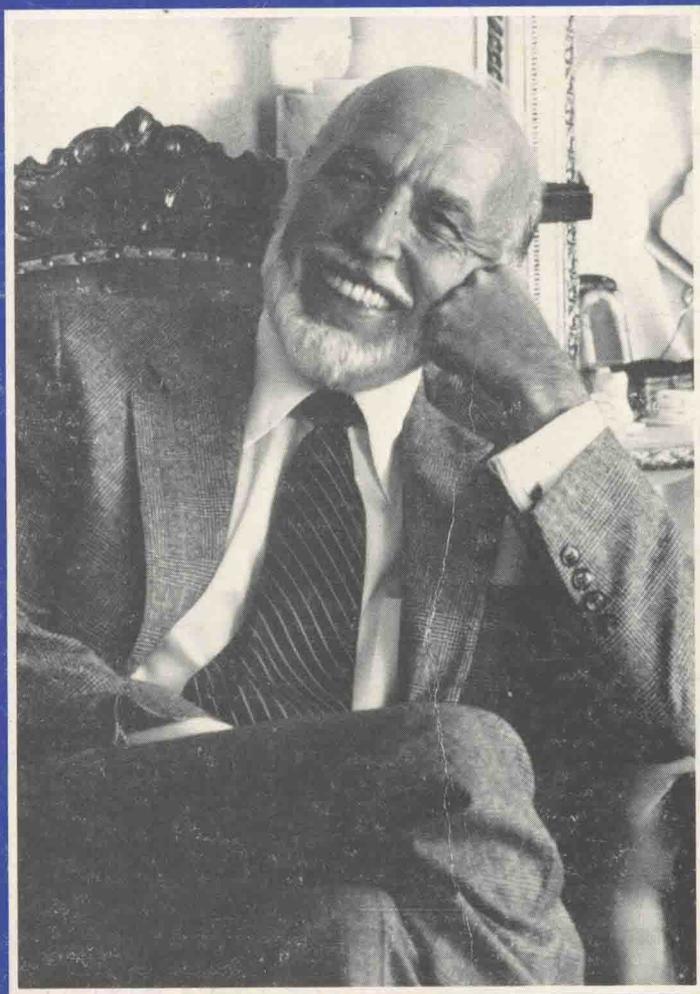


Alphonse Juilland

D'une passion l'autre



ALPHONSE JUILLAND

D'UNE PASSION L'AUTRE

edited by

BRIGITTE CAZELLES

and

RENÉ GIRARD

1987

ANMA LIBRI

Stanford French and Italian Studies is a collection of scholarly publications devoted to the study of French and Italian literature and language, culture and civilization. Occasionally it will allow itself excursions into related Romance areas.

Stanford French and Italian Studies will publish books, monographs, and collections of articles centering around a common theme, and is also open to scholars associated with academic institutions other than Stanford.

The collection is published for the Department of French and Italian, Stanford University by Anma Libri.

© 1987 by ANMA Libri & Co.

P.O. Box 876, Saratoga, Calif. 95071

All rights reserved.

LC 87-71799

ISBN 0-915838-69-9

Printed in the United States of America

*On behalf of the Department of French and Italian
at Stanford University
the Editors wish to express their gratitude
for the generous support of*

*William Chace
Vice-Provost for Academic Planning and Development*

*Elizabeth Traugott
Vice-Provost and Dean of Graduate Studies*

*Norman Wessells
Dean of Humanities and Sciences
Program of Interdisciplinary Research*

Contents

Books and Monographs by Alphonse Juilland	1
BRIGITTE CAZELLES	
Préface	3
MICHEL SERRES	
Un dieu du stade: Monsieur Alphonse	7
WILLIAM M. CHACE	
Alphonse Juilland: Citizen, Scholar, and Strategist	33
RENÉ GIRARD	
Jealousy in <i>The Winter's Tale</i>	39
VIRGIL NEMOIANU	
Coriolanus, or The Secondary as Hero	63
ROGER KEMPF	
Diderot, l'Orient et l'Islam	85
EDOUARD MOROT-SIR	
Philosophy and Auto(bio)graphy: The Exemplary Case of Jean-Paul Sartre	93
JEAN-MARIE APOSTOLIDÈS	
Jean Lurçat entre tradition et modernité: les tapisseries du <i>Chant du monde</i>	109
PIERRE MONNIER	
Trois jours avec Alphonse Juilland	133
STANFORD L. LUCE	
Céline Sources: A Contradiction in Terms?	141

HENRI GODARD	
La passion des mots	155
WILLIAM GAIRDNER	
The Structure of the Unknown	173
PHILIPPE MURAY	
D'un échec de Freud devant Céline	197
JEAN-PIERRE DUPUY	
Fragments pour une histoire intellectuelle du libéralisme	205
ANGELO M. CODEVILLA	
The Political Function of Language	239
ANDRÉ MARTINET	
Continuum et discrétion	253
MARIA MANOLIU-MANEA	
The Myth of the Agent: Roles and Communicative Dynamism in Romance	261

***Books and Monographs
by Alphonse Juilland (1961 ff.)***

- 1961 *Structural Relations: Outline of a General Theory.* Janua Linguarum XV. s'Gravenhage: Mouton. 61 pp.
- 1962 *The English Verb System.* Janua Linguarum XXIV. s'Gravenhage: Mouton. 81 pp. (With James Macris.)
- 1963 *Louisiana French Grammar: Phonology, Morphology and Syntax.* Janua Linguarum, Series Practica IV. The Hague-Paris: Mouton 207 pp. (With Marilyn Conwell.)
- 1964 *Frequency Dictionary of Spanish Words.* The Hague-Paris: Mouton. lxxviii + 500 pp. (With Eugene Chang-Rodriguez.)
- 1965 *Dictionnaire inverse de la langue française.* Janua Linguarum, Series Practica VII. London-The Hague-Paris: Mouton. xl + 504 pp.
- 1966 *Frequency Dictionary of Rumanian Words.* London-The Hague-Paris: Mouton. lxxiv + 513 pp. (With Paul Max Edwards.)
- 1967 *General Linguistics Studies Presented to André Martinet on the Occasion of His Sixtieth Birthday, I.* Editor. New York: Linguistic Circle of New York. 591 pp.
- 1968 *Klasse und Klassifikation in der Sprachwissenschaft.* Janua Linguarum, Series Minor LXXIV. The Hague-Paris: Mouton. 75 pp. (With Hans Heinrich Lieb.)
- 1969 *Indo-European Linguistics.* Studies Presented to André Martinet on the Occasion of His Sixtieth Birthday, II. Editor. New York: Linguistic Circle of New York. 518 pp.

2 *Alphonse Juilland: D'une passion l'autre*

- 1970 *Essai pour une histoire structurale du phonétisme français*. 2nd édition. The Hague-Paris: Mouton. 149 pp. (With André Haudricourt.)
- 1970 *Frequency Dictionary of French Words*. The Hague-Paris: Mouton. lxxv + 503. (With Dorothy Brodin and Catherine Davidovitch.)
- 1970 *Non-Indoeuropean Linguistics*. Studies Presented to André Martinet on the Occasion of His Sixtieth Birthday, III. Editor. New York: Linguistic Circle of New York. 518 pp.
- 1971 *The Rumanian Verb System*. Janua Linguarum, Series Practica, XXVIII. The Hague - Paris: Mouton. 220 pp. (With Paul Max Edwards.)
- 1972 *The Linguistic Concept of Word: Analytic Bibliography*. Janua Linguarum, Series Minor, CXXX. The Hague-Paris: Mouton. 118 pp. (With Alexandra Roceric.)
- 1973 *Frequency Dictionary of Italian Words*. The Hague-Paris: Mouton. xlii + 519 pp. (With Vincenzo Traversa.)
- 1975 *The Decline of the Word*. Studia Linguistica et Philologica, I. Saratoga, Calif.: Anma Libri. 77 pp. (With Alexandra Roceric.)
- 1976 *Linguistic Studies Offered to Joseph Greenberg, on the Occasion of his Sixtieth Birthday*. First Volume: General Linguistics. Second Volume: Phonology. Third Volume: Syntax. Studia Linguistica et Philologica, IV. 633 pp. Saratoga, Calif.: Anma Libri.
- 1979 *Structural and Transformational Phonology*. Stanford French and Italian Studies 3. Saratoga, Calif.: Anma Libri. 77 pp.
- 1985 *Les verbes de Céline. Première partie: étude d'ensemble*. Stanford French and Italian Studies 32. Saratoga, Calif.: Anma Libri. 147 pp.
- 1986 *To Honor René Girard*. Editor. Stanford French and Italian Studies 34. Saratoga, Calif.: Anma Libri. 333 pp.
- Les verbes de Céline. Deuxième partie: glossaire A-D*. Stanford French and Italian Studies. (Forthcoming).
- Les verbes de Céline. Troisième partie: glossaire E-L*. Stanford French and Italian Studies. (Forthcoming).

Préface

La Patrie du sage, c'est le monde
Proverbe grec

Osera-t-on, pour rendre ici hommage à Alphonse Juilland, user à notre tour, sur les traces céliniennes, de néologisme, et qualifier de proprement “surlecutante,” “époustourdiillante,” une carrière aujourd'hui plus productive que jamais? Comment, à la française, louer tout à la fois le sprinter, le chairman, le lobbyist, le writer et le gentleman? Dénicherons-nous dans les pages roses la formule ad hoc, de bon aloi culturel, capable d'honorer l'oeuvre, *aere perennius*, d'un *mens sana in corpore sano*?

Tâche ardue que de vouloir—au risque de *bignoler* et de *patafouiller*¹—gloser sur un ensemble aussi imposant qu'important d'accomplissements, de travaux et d'activités en tout genre. La curiosité intellectuelle d'Alphonse Juilland, à la hauteur de son énergie, reste inlassable; elle le pousse à explorer sans relâche les domaines de la linguistique, de la littérature, de la culture, de l'histoire des idées; elle lui a permis d'assumer de front—et avec le succès que l'on connaît—les multiples responsabilités qui incombent à tout chef de département, comme de mener à bien ses propres projets de recherche. Sur ce point, la monumentale entreprise de lexicographie célinienne, dont vient de paraître un premier volume consacré aux verbes, sert de preuve, si besoin fût, tant à l'érudition qu'à l'ardeur de son auteur. Alphonse Juilland est d'ailleurs considéré comme le meilleur spécialiste outre océan de Louis-Ferdinand Céline. Il est aussi

¹ Alphonse Juilland, *Les verbes de Céline. Première partie: étude d'ensemble*, Stanford French and Italian Studies 32 (Saratoga, Calif.: Anma Libri, 1985).

l'un des premiers à avoir affronté — et maîtrisé — les mystères de l'ordinateur, à une époque, fort récente, où l'informatique était encore bien souvent tabou et anathème auprès des humanistes.

C'est dire l'esprit d'innovation qui caractérise, et continue de caractériser, notre ami et collègue. Grâce à ses efforts, le Département dont il s'est occupé avec tant de diligence peut maintenant se targuer d'un corps professoral comptant parmi les meilleurs représentants des études françaises et italiennes. Sous son égide, trois revues et deux collections publient régulièrement des articles et des ouvrages consacrés à la littérature et à la culture, et c'est avec le même enthousiasme et la même générosité qu'Alphonse Juilland vient de lancer un journal à l'actif des candidats au doctorat.

On pourrait énumérer les innombrables publications jonchant son trajet de chercheur: la bibliographie qui figure à ce volume tente d'en rendre compte. On pourrait aussi citer maintes anecdotes illustrant les heurs et malheurs des enquêtes menées sur le terrain par le linguiste: mais nul mieux qu'Alphonse Juilland lui-même n'est apte à les raconter, telle sa déconvenue, teintée de délice lorsqu'il la remémore, à découvrir qu'une soi-disante adresse de foyer gitan était en fait celle d'une maison fort close. On pourrait bien sûr évoquer les talents du sportif: un poète y parviendrait-il? Il convient enfin, à titre d'exemple, d'insérer ici deux remarques faisant état de l'humour du sage: à qui l'interroge sur ses affiliations politiques, Alphonse Juilland a coutume de répondre que "plus à droite que moi tomberait dans la mer"; et à qui lui parle de sa recherche: "je songe à un ouvrage intitulé 'Eros et Autobiographie'; c'est qu'en effet, je suis doté d'une excellente mémoire..."

Pour un lexicographe de son envergure, l'éloge présent peut paraître bien plat; pour un polyglotte tel que lui, un véritable hommage nécessiterait d'être rédigé en une douzaine de langues, d'être traduit en dialectes et en patois, de passer par la traverse de l'argot. Sous sa direction, l'histoire de la voyelle devient une aventure parsemée de péripiéties, de coups de théâtre et de dénouements dramatiques; il manie l'étymologie avec une aisance qui en remonterait à bien des sémioticiens; encyclopédique, sa connaissance du verbe n'a d'égal que la verve avec laquelle il sait la communiquer. Quant à ses qualités de pédagogue, loin d'être réservées aux seuls quatre murs de la salle de classe, elles se révèlent à tout instant et se nomment écoute, ouverture, courtoisie.

Qu'il nous permette ici une brève incursion dans un de ses domaines favoris, à savoir, le gitan; et qu'il consente à ce que, ce faisant,

soient mises en cause des élucubrations étymologiques très certainement fantaisistes. Les pseudo-implications linguistiques et socio-linguistiques associées, de près ou de loin, au mot comme au concept de *GITAN* sont par trop irrésistibles, dans le contexte d'une carrière marquée du sceau multinational et interdisciplinaire.

Les perceptions de la réalité gitane relèvent en effet de la légende et de l'histoire des mentalités, de l'ethnologie et de la sémantique, de la géographie et de la cartomanie. Par une synonymie pour le moins suspecte, la langue française tend ainsi à enfermer *gitan*, *bohémien*, *tsigane* et *romanichel* dans une même tour de Babel. A en croire les dictionnaires, *tsigane* désigne "un peuple nomade d'Asie qui se dispersa en Europe au XVe siècle"; le terme de *romanichel* dérive du mot tsigane *romani*, qui évoque à la fois la Bohême, berceau éventuel des tziganes, et, par assimilation phonique, la Roumanie. En ce chassé-croisé des sons et des lieux, si l'Orient et l'Occident se rejoignent, en l'occurrence, il n'y a bien sûr point alliance mais ostracisme, comme en fait foi la sinistre réputation de ces forains, voleurs d'enfants, jetteurs de mauvais sort, dont on ne tolérait le passage qu'en marge du village.

Mais le mot même de *GITAN* inclut dans son histoire des traces encore plus révélatrices du phénomène de persécution. De l'espagnol *gitano*, lui-même dérivé d'*Egiptano*, il en appelle à une Egypte fabuleusement non chrétienne, à peau noire, à moeurs douteuses. Témoin en est la célèbre légende de Marie l'Egyptienne, grâce à laquelle, d'après les savants², nous vaut l'acquisition de ce substantif. Selon les Vies médiévales de cette étrange héroïne, fabriquée de toutes pièces, Alexandrie aurait connu en cette Marie la plus extraordinaire belle de nuit de tous les temps; un conteur du douzième siècle, Adgar, va même jusqu'à souligner l'inconcevable appétit d'une courtisane que motive, non la vénalité, mais bel et bien la lubricité.

Le dénouement du récit est prévisible, et d'autant plus miraculeux que tout fait au départ obstacle à la conversion de la mécréante: de là, sans doute, l'éclatant succès de la légende, au gré d'épisodes détaillant avec complaisance les alléchants avatars de la débauche; de là aussi, peut-être, que l'Europe occidentale en ait tiré un *gitan* à résonance païenne et interlope. Par un caprice de l'imaginaire chrétien, l'Egypte vient ainsi s'ajouter à la liste des lieux, sauvages et dangereux, de tout ce qui n'est pas à son image.

² Louis Réau, *L'iconographie des saints* III, pts. 1-3 de *L'iconographie de l'art chrétien* (Paris: Presses Universitaires de France, 1958), 884-88.

Parallèlement, en effet, le *gypsy* anglais découle lui-même de *gypcian* (*Egyptian*). Qu'est-ce à dire, alors, du *gyp*, raccourci du *gippo* qui — toujours selon les dictionnaires³ — désignait à Cambridge une courte veste estudiantine? Quel rapport peut-il exister entre une courtisane — plus souvent affublée du seul costume d'Eve — et un vêtement? Les érudits font dériver le *gippo* anglais de la *jupe*, mot que les Français empruntent quant à eux à l'arabe *jubbah*. La boucle est bouclée, si l'on peut dire, puisque nous voilà repartis outre mer; d'autant qu'on explique l'abréviation de *gippo* en *gyp* comme le résultat d'une contamination du mot *gypsy* (*gypcian*, *Egyptian*), soit: cette aire de l'espace arabe censée être, à l'occasion, le pays d'origine des gitans.

De jupe en veste, d'est en ouest, du nord au sud, un invraisemblable quadrillage sémantique et spatial apparaît, qui renvoie invariablement à un énigmatique *GITAN*. Le mystère de ses origines — et l'on invoque ici tant celles du mot que celles de l'être qu'il désigne — est à coup sûr l'une des raisons pour lesquelles le gitan a eu si longtemps mauvaise presse: asiatique ou arabe, il diffère, il dérange, il inquiète. C'est le nomade sans feu ni lieu, le parasite, l'étrange et l'étranger. Gare aux *romanichels*, disaient les pieuses mères à leurs enfants; malheur au *roumi*, promettaient les Arabes contre des Chrétiens par trop envahissants. Il a fallu, entre autres, les doigts agiles de Manitas de Plata, la plume magique d'un Robertson Davies⁴, pour que la peur se change en fascination, et que cesse peu à peu cet exemple particulier du phénomène victimaire.

Foin des frayeurs et des préjugés, Alphonse Juilland n'a pas attendu ce renouveau de la vogue ethnologique pour rendre justice au gitan. Sans succomber au penchant impérialiste d'antan, non plus qu'à la mode inverse de voir partout du bon sauvage, notre ami et collègue a toujours su tenir l'excès à distance et démystifier le culte de la distance comme excès. En linguiste, en humaniste, il est l'emblème d'une conviction nourrie de tolérance, et d'un respect de l'autre qui ne connaît pas de frontière. C'est à ce double titre que nous lui rendons ici hommage.

BRIGITTE CAZELLES

Intelligenti Pauca

³ Joseph T. Shipley, *Dictionary of Word Origins* (Totowa, N.J.: Littlefield, Adams, 1967).

⁴ Robertson Davies, *The Rebel Angels* (New York: The Viking Press, 1982).

POUR ALPHONSE JUILLAND,
recordman du monde.

Alphonse: du germanique *Adal-funs*.
Adal 'noble' et *funs* 'prompt, rapide'.

Un dieu du stade: Monsieur Alphonse

MICHEL SERRES

Contre l'attente générale, Monsieur Alphonse manqua la première balle; il est vrai qu'elle vint rasant la terre et lancée avec une force surprenante par... le chef des Espagnols... Il était pâle, mais calme et résolu. Dès lors il ne fit plus une seule faute et les Espagnols furent battus complètement. Ce fut un beau spectacle que l'enthousiasme des spectateurs: les uns poussaient mille cris de joie en jetant leurs bonnets en l'air; d'autres lui serraient les mains, l'appelant l'honneur du pays.

Prosper Mérimée — *La Vénus d'Ille*.

Des loups dans la ville

Dans les années qui suivirent la deuxième guerre mondiale, il arriva, dans ma ville de naissance, un événement considérable: au carrefour, dit des quatre boulevards, centre commercial du lieu, on vit s'allumer des feux de circulation. Il fallait s'arrêter au rouge et on pouvait passer au vert; ô merveille, on ne savait pas qui on rencontrerait, à côté de son vélo, dans l'attente que la file transversale passe. Comme au hasard, les conversations se lançaient face à l'oeil rouge de la loi et la campagne venait de fort loin visiter ce monument. Chacun invectivait le gendarme qui poussait arbitrairement le bouton pour libérer la queue immobile. "Eh! encore un moment, je n'ai pas fini de tout dire à ma nouvelle voisine". Peut-on imaginer la révolution induite par cette machine à mélanger autrement les gens?

A autres conditions, différentes conduites. La société dut s'arranger de cette entrée dans l'ère du signe. Mais quelques semaines après l'installation du feu tricolore, on apprenait, par mille bruits divers, que les voyous de la ville se livraient à d'étranges pratiques. Il faut dire qu'en ma cité de naissance siège ce qu'on pourrait appeler l'Académie française du Rugby à Quinze. On y joue à ce jeu depuis plus d'un demi-siècle et je suis né l'année même où le club local devenait pour la première fois Champion de France. Mes coreligionnaires, restés païens depuis la nuit des temps, révèrent quinze dieux, changeant selon la saison et les rebonds capricieux de la balle; hiver et printemps, ils vont les adorer un dimanche après-midi sur deux, dans le bruit et la fureur, au stade, et quoique émigré depuis plus de trente ans, je les adore encore, de loin, pour leur élégance et leur goût, dans la violence et la bravoure; le spectacle leur paraît préférable à la victoire et la beauté à la domination et pour cette raison, héritée sans doute des anciens Gaulois, je m'efforce d'écrire comme ils courent et marquent. Bref. Ces quinze dieux apparus avec le temps qui passe entraînent autour d'eux une couronne de prétendants, jeunes gens vifs et musclés, forts en gueule, batailleurs, passe-partout, attendant impatiemment d'entrer au paradis de l'équipe. Ils se signalent par d'autres exploits.

Un boulevard court parallèle à la Garonne et l'autre, perpendiculaire, le coupe au lieu des nouveaux feux; un groupe de ces jeunes guerriers ou chevaliers du stade se massait non loin du fleuve, en une sorte de mêlée bien ordonnée, opaque comme une grotte d'où jaillissait telle une fusée une moto vive qui se faufilait parmi le flot du boulevard jusqu'au signal: si celui-ci passait, d'aventure, au vert, le véhicule roulait jusqu'à l'autre bout de l'artère où l'attendait une mêlée semblable qui l'absorbait comme en une cage dans un formidable éclat de rire des participants; si au contraire le rouge s'affichait, la moto s'immobilisait; tout le monde, alors, voyait, horrifié, que le conducteur de l'engin ne portait sur la peau que sa bonne volonté, nu intégralement sauf un bandeau blanc de seconde ligne autour du front et des oreilles. Le jeu ressemblait un peu à celui de la roulette russe, sauf que par un dosage savant de vitesse et de freinage, le chevalier nu trouvait le plus souvent le vert, évitant ainsi quelques semaines de prison. Et nous pensions que le parieur trichait un peu en disséminant le long de l'avenue ses petites amies avec qui des informations s'échangeaient vite, par clins d'yeux, pour connaître à l'avance l'état du signal tricolore. Elles portaient sur elles quelques écharpes,

en cas de panne. Le jeu se compliqua plus tard avec l'obligation pour la moto d'écraser, en plus, un chien.

Ils feraient mieux, tonnait mon professeur, d'étudier le latin. Les pasteurs, au temple, et les curés en haut de chaires, foudroyaient ces impies, brebis galeuses qui détournaient la bonne jeunesse des choses de la religion, en donnant un exemple déplorable à la population boutonée. Ils ne prévoyaient pas, les pauvres aveugles, jusqu'où irait bientôt le mépris des ornements.

J'aurais oublié cette histoire si je n'avais pas consacré ma vie, non pas, hélas, au rugby, mais à la langue latine, un peu, et, beaucoup, à l'histoire des religions, bon enfant boutoné privé de moto. Il y avait déjà un demi-siècle que l'équipe dont j'admire le style gagnait sa première couronne, lorsque je tombai sur le mystère des Luperques. Dans la Rome archaïque, ville, comme on sait, protégée en sa fondation par les loups, un rite sur lequel nous ignorons tout, jetait dans les rues, à certains jours autour de notre février actuel, des jeunes gens nus, pour la fête des Lupercales. Ils parcouraient la cité, vus, non vus comme des loups, dénommés Luperques pour cette raison, admirés, redoutés, condamnés, probablement chevaliers, en frappant, quand ils les rencontraient, les femmes de longues lanières découpées dans des écharpes. Ces tissus probablement ont donné leur nom au mois de février. J'ai lu tant de livres et d'articles, discutant, disputant, se foudroyant les uns les autres sur ces pratiques étranges que j'ai acquis la certitude que les spécialistes associent, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, une science écrasante à une totale incompréhension de l'objet dont elle parle. Qu'est-ce qui les aveugle, qu'est-ce qui nous empêche de voir?

Les voyous d'Agen ne connaissaient rien, ni latin, ni la Rome ancienne, leurs petites amies cherchaient à rire, voilà tout, et à emmerder la maréchaussée. Cependant, ils faisaient ce que nous ne comprenons plus. Les voilà, les chevaliers, juchés sur la moto; les voyez-vous passer, les loups, nus, ces bêtes totem de la ville, pas encore divinisées, bientôt adorées dans l'enceinte close pour les apothéoses du dimanche, échangeant des signes et des bribes de tissu avec les femmes? Oui, j'ai bien connu les Luperques, la grotte, le rire, le chien, j'ai assisté aux Lupercales. Et tout justement les professeurs de latin ne voulaient pas que la ville les voie, et les ministres de toutes religions demandaient au maire d'interdire ces viles pratiques. Les voyous réinventaient ce que les plus grands de nos savants ne savent pas,

les ignorants retrouvaient simplement, par révolte contre l'examen de passage, une des plus vieilles conduites de notre culture. La Faculté ignore encore ce que le peuple sait toujours.

Monsieur Alphonse

On dirait qu'un non-savoir sait ce que le savoir ne sait pas.

Mérimée, inspecteur des monuments historiques, part en voyage à la recherche des statues. Il arrive un soir, après vingt lieues à pied, du côté du Canigou. Et la nouvelle que je cite ne cesse de mesurer la distance de Paris à Ille, village de Catalogne. Ah! on ne mange pas ici comme là-bas, on ne marie pas les filles là-bas comme ici, les polissons vous apostrophent en catalan et les notables du lieu ont sur la langue latine des opinions localisées. Henry James, de même, dans le *Dernier des Valérius*, mesure sans cesse une même distance entre New York et Rome: ces païens qui hantent des villas pleines de fragments arrachés à Junon ou à Minerve ne possèdent même pas une âme immortelle. Hawthorne, plus raciste encore, traite son Italien de chien, à pleines pages du *Marble faune*. Les écrivains du dix-neuvième siècle partent à la recherche d'un paganisme perdu que le vingtième retrouva aisément d'Hiroshima aux génocides et un peu avant, dans son art. Or donc, le soir même de l'arrivée, après un dîner trop copieux, le savant parisien, érudit, écrivain, monte dans sa chambre, ouvre la fenêtre à la brise nocturne, admire la montagne découpée sur le ciel et, tout à coup, voit une statue de Vénus à ses pieds. Deux polissons passant injurient la déesse parce qu'elle a cassé la jambe de leur ami, grand joueur de paume. Ils l'accablent d'infamies et lui jettent une pierre. Oh! merveille, cette lapidation tourne à la déconfiture du voyou qui reçoit la pierre qu'il avait jetée, le projectile, dans la nuit, rebondissant sur le sein de la déesse. Mérimée voit la scène dans l'ombre. Et rit. Puissent tous les destructeurs de nos vieux monuments avoir ainsi la tête cassée, dit-il. Réflexion de fonctionnaire.

Le jour se lève. Sous la fenêtre, le paysage redevient visible. Une petite haie facile à passer partage le jardin et le sépare du jeu de paume. Monsieur Alphonse part se marier, mais un Aragonais humilie sur le terrain les Illiens; alors le fiancé oublie tout pour courir et jouer; il se déshabille, donne son anneau à la Vénus, de bronze, comme un moine du Moyen Age le donna, un jour de tentation, à la Vierge Marie, devenant ainsi son amant, et se rue à la bataille où il triomphe, à son habitude, des adversaires: apothéose, Alphonse devient tout à coup le dieu de la ville qui le porte en triomphe et lui décerne tous les titres. Le jeune homme devient dieu deux fois: tout le monde

remarque la première où il donne l'anneau à Vénus mais la seconde, cachée, doit être soulignée tant elle compte. Le peuple entier le désigne dieu, le transporte, le prie, l'appelle, court derrière sa litière. Devenu champion, exemple, héros, mais bientôt assassiné.

Qu'a-t-il fait? Considérons sa conduite. Il joue contre son adversaire. Mais encore? Court, vole, agile, en forme, frappe la balle et la rattrape en toutes positions. Encore. La balle rebondit sur le mur, selon des angles d'autant plus improbables que le joueur, supérieur, veut surprendre l'adversaire pour le battre. Nous y sommes. Les voilà trois: Alphonse, l'Aragonais, le jeu, règles et objet, mur et balle, balle au mur, où chacun cherche à battre l'autre en battant la balle; nul ne frappe son adversaire mais cet objet même, qui revient toujours. Mérimée, comme nous et tous les spectateurs depuis toujours, voit cela au grand jour, prêt à siffler ou applaudir les athlètes.

Mais il ne franchit pas la petite haie. Ou plutôt: il la place derrière nous, entre le jeu de paume et la statue pour que nous la sautions. Mérimée, fonctionnaire lucide, rit des polissons, écrivain aveugle, nous fait voir. Dans la nuit précédente, il a vu trois corps: deux voyous et la statue; il a entendu dans l'ombre la pierre qui a rebondi. Écoutez ce bruit de caillou et le bronze sonore qui retentit. Passons la haie, traversons la barrière de l'aube, de la nuit à la lumière, écoutons à nouveau dans le silence du stade la balle qui frappe le fronton, rebondit et revient sur les deux lanceurs comme la pierre dans l'ombre. Obscurité: deux passants attaquent la déesse. Lumière: deux joueurs s'affrontent pour décider qui devient dieu. Obscurité: on lapide la responsable d'un crime. Lumière: que signifie ce mot de lapidation? Qu'on jette des pierres ou qu'on transforme un corps en pierre? Ombre: le caillou revient. Jour: la balle revient. Nuit: on frappe. Midi: on frappe. Echange. Echange. Minuit: deux polissons. Midi: deux beaux athlètes. Minuit suivant: une victime assassinée plus un criminel présumé passant devant le tribunal. Autrement dit, le jeu, le sport, le corps, la gymnastique et le spectacle, devant la foule, dans le jour; mais derrière la haie, dans l'ombre: les dieux, crimes, lapidation, vengeance et assassinat.

Savant, professeur, fonctionnaire et conservateur, Mérimée cherche dans le lointain et dans l'ombre à retrouver le patrimoine de beauté: il tombe sur la question du paganisme, cette religion du *pagus*, du carré de terre consacré au dieu, de ce lambeau de sol herbu qui paraît sous la lumière et sous la pluie dans le rayon issu de l'ouverture pratiquée au milieu du dôme, au Panthéon où prie le *Dernier des Valérius*. Voyez donc le *pagus*, le bout de jardin à gauche de la haie, mais aussi le terrain de paume, exactement découpé à droite de la même